



ENTRETIEN AVEC LAURENCE BERTRAND DORLÉAC,
COMMISSAIRE GÉNÉRALE DE L'EXPOSITION

« UNE INTERROGATION SUR LE RÔLE DE L'ARTISTE DANS LA SOCIÉTÉ »

PROPOS RECUEILLIS PAR ARMELLE FÉMELAT

Quelle est la genèse de cette exposition, qui apparaît comme un pari très ambitieux ?

Dès l'origine, ce projet a dépassé le cadre de la commémoration de la Grande Guerre, qu'il déborde en amont et en aval. Cette Grande Guerre devient plus compréhensible dans ses bouleversements grâce à notre vision sur la longue durée. C'est Henri Loyrette qui m'a demandé de travailler à une exposition sur « les désastres de la guerre », et quand il a quitté le Louvre, Jean-Luc Martinez a soutenu le projet avec enthousiasme.

Le choix du musée du Louvre-Lens est-il porteur de sens ?

Le lieu est très important pour nous. Ce musée magnifique et transparent est ouvert sur le paysage minier qui l'entoure. Il est construit près d'une ligne de front de la Grande Guerre. Le Nord est très sensible à son histoire, ayant vécu tous les conflits de plein fouet avec des conséquences humaines et matérielles très importantes. Toute la région est marquée par les guerres, avec ses grands cimetières, ses monuments et les accidents toujours présents dans le paysage, qui rappellent les tranchées.

Pourquoi avoir choisi un sujet aussi vaste, qui s'étend sur plus de deux siècles à travers le monde ?

On ne peut vraiment bien comprendre la question des représentations de la guerre que sur le temps long. Pour dégager les tournants mais aussi pour établir des permanences entre ces représentations, comment le faire si l'on a le nez sur chaque guerre ? Les deux grands conflits mondiaux du XX^e siècle ont éclipsé les autres. Il faut reconsidérer l'ensemble sur deux siècles, depuis la rupture des années 1800, et faire de la place à d'autres conflits, certains conflits périphériques ou asymétriques, en lien avec les guerres de conquête, à la lumière de notre curiosité nouvelle du monde.

Quel est le propos de l'exposition ?

Il ne s'agit pas de faire une histoire des guerres mais une exposition sur les représentations de leurs désastres, sur la longue

durée. Nous voulons montrer la façon dont les artistes se confrontent au sujet terriblement exigeant de la guerre dans ses conséquences désastreuses. Recyclant en partie des traditions, les créateurs reprennent les choses à chaque guerre en innovant, face aux nouvelles questions que posent les guerres modernes : la massification, la machinisation, le sort des populations civiles, la brutalisation des guerres de conquête, le génocide, le rôle des femmes, la place des enfants. Au-delà de l'intérêt de réunir de très belles œuvres dans un très beau musée, cette exposition constitue un lieu de recherche et de savoirs nouveaux.

Comment l'exposition s'articule-t-elle ?

Je voulais un scénario chronologique pour mettre en valeur les tournants, mais aussi une fluidité entre les douze séquences, à la fois thématiques et historiques. Surtout pas une leçon d'histoire mais un parcours dans l'univers visuel de la guerre jouant de correspondances et de temporalités. La douzième séquence est « hors champ », pour finir « outre-histoire », au-delà des événements, sur la folie de la guerre, sans référence précise aux événements.

La structure conçue avec l'excellente scénographe Cécile Degos est très rigoureuse, l'atmosphère sensible plus que savante. Il n'y a pas de titre pour « figer » les choses, juste une citation qui donne le ton, qui ouvre chacune des séquences, et un texte de salle qui commence par situer la guerre dont il s'agit.

Sur quels critères le choix des œuvres et des objets présentés s'est-il effectué ?

Sur leur puissance et leur capacité à montrer des choses nouvelles. Chaque œuvre – parmi plus de 400 – a sa place particulière dans l'exposition. Il y a des chefs-d'œuvre mais aussi des pièces mineures qui ont leur importance. Volontaire, le mélange des médias est porteur de sens. Ainsi, lorsqu'un chef-d'œuvre côtoie une image populaire, il est d'autant mieux mis en valeur mais il s'en inspire aussi. Quant aux photos de reportage, elles deviennent parfois des icônes à égalité avec la peinture. Et le cinéma tient aussi une place



Édouard Detaille *Le Rêve* 1888 Huile sur toile 300 x 400 cm Coll. Musée d'Orsay, Paris © RMN-GP / Hervé Lewandowski

de choix dans le parcours, par ailleurs nourri de documents et de toutes sortes d'objets, militaires, médicaux, sociétaux.

Chaque conflit est mis en perspective via des œuvres d'art anachroniques...

Les correspondances seront imaginées par les regardeurs par-delà les séquences et la chronologie, mais des mises en relation sont également faites, quand elles s'imposent, à l'intérieur de chaque séquence. Par exemple, dans la première séquence, l'artiste contemporain Ming est présent avec un grand tableau qui recycle le *Tres de Mayo* de Goya, par ailleurs représenté par la magnifique série des *Désastres de la guerre* et une *Scène de la guerre d'Espagne* du musée de Budapest. Ming se sert de Goya comme d'une matrice, tout comme Hartung ou Morris, également présents. Il s'agit de montrer la fortune critique de Goya qui a tout imaginé de la guerre, mais aussi l'impact des campagnes napoléoniennes qui ont continué à incarner la montée aux extrêmes, jusqu'à nos jours.

L'exposition a-t-elle aussi une vocation politique ?

Réfléchir sur le rôle des représentations visuelles qui ont pesé sur les mentalités, en particulier sur nos mentalités de modernes qui n'aimons plus la guerre comme dans les sociétés anciennes, c'est

évidemment un point de vue politique; chercher à comprendre la fonction de l'art dans le processus qui fait que nous préférons la paix à la guerre en considérant celle-ci comme évitable depuis les guerres napoléoniennes, ce n'est pas négligeable du point de vue politique. De plus, l'exposition est un prisme qui permet d'interroger le rôle de l'œuvre d'art et de l'artiste dans la société. Acteur fondamental de l'histoire des sociétés, l'art change les choses, et les artistes pèsent sur le monde largement autant que le contraire. Le rôle des représentations est très important même s'il échappe à une certaine histoire de l'art internaliste et endogamique, de tranquilles connivences.

Qu'aimeriez-vous que le public ressente au cours de sa visite ?

J'aimerais que les visiteurs soient surpris de ce qu'ils voient comme je le suis moi-même. Je n'aurais jamais imaginé comprendre aussi bien pourquoi nous préférons aujourd'hui la paix. Et ceci grâce aux représentations, à l'émotion mais aussi à l'intelligence des artistes à nous faire saisir les choses. Quand on sait la difficulté qu'ils ont toujours eue avec le sujet de ces désastres de la guerre, c'est d'autant plus fort.